

- Prédominants il y a trente ans, les groupes se font bien plus discrets.
- Le modèle du groupe de rock n'est plus du tout rentable, aujourd'hui.
- Mais la musique ne se crée pas forcément toujours de manière isolée.

Les groupes sont-ils voués à disparaître ?

Les groupes sont une espèce en voie de disparition", s'exclamait Adam Levine en début d'année. Dans une interview accordée à Apple Music, le leader du groupe pop américain Maroon 5 s'étonnait de ne plus voir de nombreux groupes, comme c'était le cas au début de sa carrière, il y a 20 ans.

Si la remarque de l'interprète de "Sugar" a fait des remous dans le clan des artistes, un simple regard du côté des classements permet, effectivement, de se poser la question. Chez nous, seulement cinq groupes font de la résistance parmi les 50 premiers albums de l'Ultratop en ce début novembre, dont Iron Maiden et... les Beatles. Dans le Billboard 200, aucun signe ne serait-ce que d'un duo dans le top 20.

Une notion en perte de vitesse

On peut évidemment brandir Maneskin ou Coldplay en guise de contre-exemples, BRNS ou Balthazar, plus proches de nous. Mais, alors que les groupes étaient prédominants il y a trente ans, ils se font aujourd'hui bien plus discrets sur le plan commercial. Tout d'abord car les goûts musicaux ont évolué. Le public plébiscite davantage le rap et la pop, aujourd'hui. Le format "groupe" est, lui, davantage associé au rock.

Pour Christophe Pirenne, professeur d'histoire de la musique à l'ULiège et auteur de *All Things Must Pass. Vies et morts du rock*, la perte de vitesse de la notion même de groupe de rock, peut notamment s'expliquer pour des raisons sociologiques. "Depuis le début des années 1950, le modèle

qui s'est imposé est celui de jeunes garçons blancs, qui ont déterminé ce que devait être la musique. Aujourd'hui, à l'ère des revendications féministes et antiracistes, ce discours devient inaudible, on ne veut plus se faire dicter la manière dont la culture doit évoluer", soutient-il.

Moins de parts de gâteau et des groupes réduits

Le facteur économique pèse également très lourd dans la balance, comme le note Antoine Wielemans, l'un des leaders des Girls In Hawaii.

La technologie fait qu'il est désormais possible de tenir un concert et de faire de la musique seul.

"Un groupe comme le nôtre, avec six musiciens, c'est presque impensable en ce moment. Plus personne ne lancera cela maintenant, en tout cas s'ils espèrent pouvoir en vivre."

Les derniers revenus pour les musiciens résident dans les concerts et les droits d'auteur. Et encore, ces derniers se sont sérieusement amenuisés depuis l'avènement du streaming et la diminution des ventes de disques. "Pour rendre son live rentable, il faut réduire les parts de gâteau, et donc de personnes", assène-t-il. Leur claviériste a récemment annoncé son départ du groupe brainois. Pour des raisons logistiques, notamment, il ne sera pas remplacé. Les cinq membres restants pourront, par exemple, louer un van moins grand pour leurs déplacements.

Lors des tournées, déplacer plusieurs musiciens reste onéreux. "Avec la numérisation, on le voit dans le milieu du hip-hop ou de la techno, on peut simplement arriver avec une clé USB et faire un set. Économiquement, le modèle du groupe de rock n'est plus du tout rentable. Ça coûte beaucoup

plus cher pour un cachet identique, donc forcément le groupe ne s'en sort pas très bien par rapport à un DJ qui va venir avec son matériel", note Christophe Pirenne.

La technologie fait qu'il est désormais possible de tenir un concert et de faire de la musique seul. Adam Behr, professeur d'histoire des musiques populaires à l'Université de Newcastle (Royaume-Uni), souligne qu'il y a 40 ans, il fallait être accompagné par quelques amis et avoir une salle de répétition pour créer un morceau. "Maintenant, quelques instruments et un ordinateur suffisent. On peut tout faire de sa chambre. S'enregistrer est devenu très facile. Avant, cela coûtait très cher. On n'a plus tellement besoin d'être accompagné pour composer."

Une affaire de collaboration

Ce dernier soulève toutefois que si les groupes ne font plus la une des magazines, cela ne revient pas à dire que des groupes ne se forment plus: "Les jeunes continuent de se lancer dans la musique sous ce format-là. Il suffit d'aller dans les petits clubs pour s'en apercevoir." Et cela ne revient pas non plus à penser que la musique se fait désormais de manière isolée. De nombreux artistes privilégient les featurings, à l'image du dernier album d'Elton John ou des collaborations récurrentes avec des producteurs, comme Angèle avec Tristan Salvati. Dans le rap, on travaille souvent en équipe, avec son "crew". Si les réseaux sociaux, indispensables pour le développement des artistes, sont davantage pensés pour des entités individuelles (difficile d'écrire à plusieurs un post sur Instagram), la musique, elle, restera toujours une affaire collective.

Louise Hermant